

L'ENQUÊTE À L'ÉPREUVE DU FAIT MIGRATOIRE (AVANT-PROPOS)

[Mustapha Belbah](#), [Claire de Galembert](#), [Virginie Gimbert](#)

ENS Paris-Saclay | « Terrains & travaux »

2004/2 n° 7 | pages 8 à 14

ISSN 1627-9506

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-terrains-et-travaux-2004-2-page-8.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour ENS Paris-Saclay.

© ENS Paris-Saclay. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

L'enquête à l'épreuve du fait migratoire (avant-propos)

« Mener une enquête de terrain, c'est accomplir des opérations très semblables à celles de l'immigrant, mais sur un mode expérimental. Il faut être capable de se mouvoir à la frontière de plusieurs mondes, comme un déclassé ou un déraciné professionnel, de s'y immerger avec le plus grand naturel et d'avoir ce pouvoir de dénaturalisation qui est le propre de l'exilé ou du migrant, de vivre en perpétuel décalage à soi et aux autres et d'en faire une ressource de compréhension et de traduction » (Céfaï, 2003, p. 476). Plus que tout autre objet, l'objet migratoire impose au chercheur de se faire migrant, étranger, voire de vagabonder avec son objet pour mieux le comprendre et l'expliquer. Si toute recherche comporte sa part de dépaysement, celui que suppose l'étude du phénomène migratoire est plus radical. La réponse de l'épouse d'Alain Tarrius, sollicité pour contribuer à la présente livraison, est à cet égard exemplaire des servitudes liées à cet objet : *« Il a saisi une opportunité de travailler comme accompagnateur d'autobus/camion entre Istanbul et Bakou, Istanbul et Varna, Istanbul et Téhéran. Cela dure depuis sept semaines et lui permettra d'avancer son actuelle recherche sur les réseaux de voyageurs comme marqueurs des espaces de proximité (...) Ses voyages s'effectuent plutôt de nuit, ensuite il dort dans des dortoirs de villes étapes, des sortes de caravansérails, sans téléphone ni, évidemment, d'Internet. (...) Ce n'est évidemment pas très usuel pour un professeur d'université français... »*

Les recherches relatives au fait migratoire n'impliquent pas toujours de telles odyssées. Le chercheur peut choisir de l'appréhender d'un point fixe. Il n'a alors parfois que quelques kilomètres à parcourir pour rejoindre son objet. Les différents sites d'observation évoqués dans ce numéro en témoignent : la Tour Eiffel, la mosquée de Paris, la ZUP du Val-Fourré, le camp de Sangatte, le quartier marseillais de Belsunce... Paris ou Berlin constituent des lieux d'enquête aussi pertinents que l'Asie Centrale. Lieux de vie ou de passage plus ou moins durables, ces territoires migratoires se configurent parfois en

espaces clos, parfois en espaces ouverts et souvent mouvants. La diversité de ces sites d'observation traduit l'omniprésence d'un phénomène qui, à l'heure de la mondialisation, ne cesse de gagner en importance.

La proximité géographique n'exclut pas de grands voyages. Elle ne suffit pas à abolir l'étrangeté sociale de celui qui vient d'ailleurs. Et cela même lorsque l'étranger « vient un jour et reste le lendemain » (Simmel, 1999, p. 663). Le phénomène migratoire ne s'arrête pas là où s'amorce le processus d'installation ou de sédentarisation du migrant. La condition de migrant survit à la fixation dans l'espace, même lorsque l'exil est ancien, la pérégrination sociale prolongeant toujours la pérégrination géographique. L'étranger reste, comme l'écrivait Simmel, ce « vagabond potentiel qui, bien qu'il ne pousse pas plus loin son voyage, n'a pas entièrement surmonté l'absence d'attache de ses allées et venues » (Simmel, 1999, p. 663).

Cette « étrangeté sociale » tire le chercheur vers un « ailleurs », vers ce lieu frontalier jamais parfaitement stabilisé entre « ici » et « là-bas ». Entrer dans l'intelligence de cette « étrangeté » nécessite des incursions, qui prennent souvent l'allure d'une immersion dans des mondes dont le chercheur n'est *a priori* pas familier. Dès lors, c'est lui qui doit consentir à devenir l'intrus et à s'attacher à faire oublier son « étrangeté ». Si cette posture d'*outsider*, et les inconforts qu'elle génère, ne sont, encore une fois, pas propres aux recherches relatives au fait migratoire, entrer dans intimité de cet « autre », se mettre à l'écoute de ce « lointain » – ce que suppose la démarche compréhensive – peut se révéler éprouvant. S'il veut saisir de l'intérieur ce savoir social dont les enquêtés sont dépositaires, le chercheur doit consentir à une phase plus longue d'approvisionnement de son objet. Les conditions d'enquête de même que les logiques sociales et politiques que celle-ci dévoilent, soumettent parfois la subjectivité de l'enquêteur à rude épreuve.

Les migrations peuvent certes s'assortir de *success stories*. Le cas du quartier Belsunce étudié par Tarrius démontre la remarquable capacité des migrants à exploiter économiquement l'entre-deux dans lequel les situe l'immigration. La naturalisation nous parle aussi, d'une certaine manière, de parcours de réussite. Reste que le succès économique du migrant est souvent conditionné par l'exploitation d'espaces interstitiels que les acteurs investissent par défaut, faute

d'avoir accès au marché du travail traditionnel. De même, la naturalisation, comme plusieurs articles de ce numéro le confirment, est loin de reclasser instantanément l'impétrant dans son nouveau groupe national. La démarche a son prix matériel et symbolique. Une nouvelle appartenance nationale ne se décrète pas : elle se construit au fil du temps. Elle implique un processus de recomposition identitaire complexe et parfois douloureux, tant la frontière entre l'adhésion à la nouvelle communauté nationale d'appartenance et la trahison de ses origines est ténue. Ainsi, qu'elles concernent les parcours des « parias » de Sangatte, ceux des naturalisés ou encore ceux des Juifs d'ex-Union Soviétique bénéficiant des conditions d'accueil favorables en Allemagne, la plupart des histoires de migrants auxquelles il est fait référence ici comportent leur lot d'écartèlements, de précarités et de drames. Le « bonheur de comprendre » du chercheur, pour reprendre la belle expression de Smaïn Laacher, est rarement dénué de sentiments d'indignation.

En plaçant le « migrant » au cœur de la plupart des analyses, ce numéro de *terrains & travaux* s'inscrit implicitement dans le sillage des travaux d'Abdelmalek Sayad. Ces derniers ont considérablement contribué à renouveler les problématiques de recherche sur l'immigration. Déplorant le fait que l'immigration ait toujours été analysée en France du point de vue de la société d'accueil, ce pionnier de la sociologie de l'immigration française préconisait de rendre aux immigrés leur statut de sujets. Ce numéro peut par ailleurs se prévaloir de la tradition de l'école de Chicago – qu'Isaac Joseph a d'ailleurs contribué à faire connaître en France, comme le rappellent Liora Israël et Sylvain Parasie. Le thème de l'immigration tient en effet une place importante dans les travaux de l'école de Chicago, qui ont pour point commun la « foi en la fécondité du travail empirique approfondi » (Chapoulie, 1996, p. 24). C'est bien cette attention accordée à la « vérité du terrain » que réaffirment, chacune à sa manière, les diverses contributions rassemblées ici.

Ces dernières témoignent de la diversité des postures d'enquêtes possibles pour traiter d'un objet aux multiples facettes. Certains chercheurs s'efforcent de saisir le migrant « en mouvement » comme le soulignent Nabila Mankour et Sylvie Mazzella à propos des travaux d'Alain Tarrius. En subordonnant la logique des lieux à celle de la mobilité des populations, il ne s'agit plus d'observer et de

rencontrer les migrants là où ils sont et restent, mais plutôt de les suivre là où ils circulent. Franchir les frontières en se laissant mener par son objet permet à Alain Tarrius de dessiner les contours de ces « territoires circulatoires », caractéristiques de ce qu'il désigne comme une « mondialisation par le bas ». Cette posture conduit à un changement de regard radical, sur le quartier marseillais de Belsunce pourtant labouré par les recherches sur le fait migratoire. Au travers de cette nouvelle focale, ce quartier, jusqu'alors analysé comme un lieu de rélégalisation d'une communauté minoritaire, se transforme en l'un des centres névralgiques d'un réseau marchand euro-méditerranéen. Les « perdants » dans l'espace national s'affirmeraient ainsi comme des « gagnants » des espaces transnationaux.

C'est au contraire à partir d'un point fixe, le parvis de la Tour Eiffel, que Sébastien François choisit d'observer, à leur insu, le mouvement des vendeurs à la sauvette d'origines diverses, et leurs interactions avec les touristes. L'observation de ce lieu ordinaire, *a priori* ouvert et propice à la mobilité, révèle une multiplicité de normes non-dites, connues et partagées par ceux qui circulent sur le parvis, notamment l'existence de frontières implicites. Smaïn Laacher se concentre, lui aussi, sur un lieu déterminé, le Centre d'accueil humanitaire de la Croix-Rouge de Sangatte, afin de préciser les traits de la condition du « paria », cette nouvelle figure d'immigrés que « les États mettent sur orbite, les obligeant à circuler en permanence mais sans droit, sans titre et sans lieu précis de destination dans l'espace du monde ». L'instabilité de ce lieu de transit et d'escale, dans lequel les exilés reconstituent leur « force circulatoire », est telle que l'enquête, soudain rattrapé par le mouvement, est toujours susceptible d'interrompre le cours de l'entretien pour repartir. C'est alors à l'occasion d'échanges fortuits, aussi informels qu'inattendus que se dévoilent au chercheur, de manière presque impromptue, certaines des logiques essentielles du départ et de l'exil.

Si les trajectoires des migrants peuvent être étudiées dans leurs dimensions spatiales, en épousant leur mobilité ou grâce à l'observation d'un lieu particulier, l'entretien et en particulier le récit de vie se révèlent une technique particulièrement féconde, offrant la possibilité à la fois d'inscrire cette trajectoire dans une perspective longue et de mettre en avant la subjectivité de l'acteur. Le texte d'Édouard Gardella retraçant la trajectoire d'un immigré espagnol,

arrivé en France en tant que réfugié politique républicain, est à cet égard exemplaire des ressources que recèle une telle démarche. L'analyse de l'entretien fait ressortir les liens complexes qui se tissent entre les logiques politiques, économiques et familiales de l'immigration qui ont présidé à l'installation en France. Elle met également en lumière ce travail de négociation identitaire à la faveur duquel l'« ici » et le « là-bas » ne cessent de se réarticuler l'un à l'autre. En étudiant le cas d'un parcours d'intégration réussie, celui d'un immigré congolais devenu psychanalyste en France, Edwige Gallet rappelle qu'il n'y a pas d'immigré sans émigré et que le projet individuel s'insère toujours dans une logique collective dont il est plus ou moins tributaire. On ne saurait ainsi comprendre l'immigré sans prendre en considération les conditions qui l'ont poussé à quitter son pays d'origine, ce qu'illustre également l'étude de parcours de juifs soviétiques qui ont quitté le régime soviétique en faillite pour rejoindre l'Allemagne. Analysant les conséquences du passage d'un espace professionnel et social à un autre pour ce groupe hautement qualifié, Virginie Gimbert montre précisément comment les processus de déqualification professionnelle sont indissociables d'un processus de déclassement social. L'identité juive mise en avant par les enquêtés devient alors un point de référence à la fois pour justifier son départ, et pour pallier l'expérience de déstabilisation sociale.

Si l'observation et l'entretien restent les outils privilégiés pour enquêter sur le phénomène migratoire, cet objet de recherche n'en demeure pas moins difficile à saisir, ne serait-ce que parce qu'analyser une trajectoire d'un pays à l'autre suppose une connaissance approfondie des contextes sociaux et culturels de départ et d'arrivée. Enquêter à deux peut se révéler une réponse méthodologique efficace à cette difficulté. L'observation du repas du *fiôr* à la mosquée de Paris, menée par Fatima Aïd-Saïd et Florent Nouvel, fournit une belle illustration des bénéfices que peuvent tirer les enquêteurs en jouant sur des attributs et marqueurs sociaux qui les démarquent et les rapprochent à la fois du terrain. Cette position de double enquêteur leur donne accès à l'ensemble des espaces sexués de la mosquée, ainsi qu'aux nombreuses conversations en arabe dialectal ou en français. Mais elle leur permet aussi, en résistant aux règles de circulation dans l'espace imposées par le lieu, de les mettre en évidence. Ayant eux aussi opté pour l'enquête à deux, Claire de Galembert et Mustapha Belbah proposent une

réflexion d'ordre méthodologique sur la question. Les auteurs, s'appuyant sur leur propre expérience de recherche sur la gestion publique de l'islam en France, insistent sur les vertus heuristiques d'une telle posture. Ils montrent ici comment, au fil de leur enquête, le tandem s'est affirmé comme un véritable outil méthodologique, et cela tant au stade de la construction de l'objet que de ceux de la collecte du matériau empirique et de son interprétation. Il n'en va pas seulement d'une alliance de compétences professionnelles, mais de la complémentarité de deux subjectivités qui ancrent les deux enquêteurs de part et d'autre de la frontière séparant la société d'immigration et de la société d'accueil. Un tel outil se révèle particulièrement pertinent pour rendre aux interactions toute leur portée créatrice.

C'est au même constat de complémentarité que conduit la confrontation entre Alexis Spire et Mustapha Belbah à propos de la naturalisation, le premier analysant ce processus à partir de l'examen des pratiques administratives, le second du point de vue des pratiques des candidats à la naturalisation. Ce regard croisé permet d'entrer dans l'intelligence des multiples interactions qu'implique ce processus complexe, et ce faisant, de percer le mystère de « la magie d'État ».

Si la diversité des figures du migrant mise en évidence par ce numéro témoigne du caractère complexe et multiforme du phénomène migratoire, la multiplicité des approches présentées est révélatrice, quant à elle, de l'importance accrue de cet objet dans la sociologie française. Retraçant les grandes évolutions de ce champ de recherche en France, Maryse Tripier montre comment, à la faveur des renouvellements de problématiques, le phénomène migratoire compte aujourd'hui parmi les objets centraux de la réflexion sociologique. Tout se passe comme si l'immigré avait enfin acquis dans la sociologie française le statut « d'analyste de société » que les travaux de Simmel en Allemagne, puis ceux de l'école de Chicago, lui ont toujours accordé.

L'intérêt accru que suscite le fait migratoire n'est cependant l'apanage ni de la sociologie, ni de l'anthropologie. Les historiens, notamment dans le sillage des travaux de Gérard Noiriel, se sont eux aussi emparés de cet objet. En témoigne l'ambitieuse entreprise de construction d'un guide d'archives sur l'histoire des étrangers en

France, dont Patrick Végliat et Delphine Folliet retracent ici la genèse. Offrant aux chercheurs un véritable outil de travail, un tel guide est sans doute de nature à favoriser la multiplication des recherches sur un objet trop longtemps délaissé par les sciences sociales en France.

Mustapha Belbah
belbah@gapp.ens-cachan.fr

Claire de Galembert
galembert@gapp.ens-cachan.fr

Virginie Gimbert
gimbert@gapp.ens-cachan.fr

RÉFÉRENCES

- CÉFAÏ (D.) (dir.), 2003. *L'Enquête de terrain*, Paris, La Découverte.
- CHAPOULIE (J.-M.), 1996. « E. C. Hughes et la tradition de Chicago », in : HUGHES (E.), *Le Regard sociologique. Essais choisis*. Paris, EHESS.
- CHAPOULIE (J.-M.), 2001. *La Tradition sociologique de Chicago, 1892-1961*, Paris, Seuil.
- SAYAD (A.), 1999. *La Double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil/Liber.
- SIMMEL (G.), 1999. *Sociologie. Études sur les formes de socialisation*, Paris, PUF.